

ERIK L'HOMME

LE GRAND VOYAGE



Gallimard Jeunesse



Erik L'Homme

LE
GRAND
VOYAGE

GALLIMARD JEUNESSE

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2023

Illustrations de Marion Bulot

*À Jean-Philippe
Pour Elsa et Lilas*

« Un jour dans son chariot l'Ankou te prendra,
Il t'emmènera près du chêne sans âge
Et aux deux bœufs il te donnera.
La vieille barque te déposera sur le rivage... »

Bert le Semi-Mort



SUR LE RIVAGE

– Mange quelque chose, Victor. On ne peut pas commencer la journée avec le ventre vide.

– Je n’ai pas très faim, Grand-père.

– C’est parce que tu rentres au collège aujourd’hui ? Tu devrais être tout excité, au contraire. Finis l’école, la cour de récréation minuscule et le petit village de Kermonac’h. Tu vas découvrir le collège et la ville de Plouermor. Un nouvel horizon s’offre à toi, mon grand.

– J’aimais bien mon école, moi. La maîtresse était chouette. Et puis j’avais mon ami Fanch.

– Ne dis pas de bêtises. Fanch entre en sixième avec toi. Et puis vous vous ferez plein de nouveaux amis. Allez, fais-moi plaisir, mange un peu.

– Grand-père, j’y arrive pas. J’ai l’impression qu’un monstre a pris mon estomac entre ses griffes et le serre de toutes ses forces.

– Bois au moins ton chocolat. Je me suis laissé dire que le chocolat est un puissant antidote contre les monstres.

– Ah ah, très drôle !

Victor se força néanmoins à avaler quelques gorgées, pour faire plaisir à son grand-père. C'était un homme encore solide malgré son âge, la barbe blanche, le visage buriné par le soleil, des yeux couleur de ciel clair, entourés de rides, qui pétillaient de malice. Il boitait légèrement, à cause d'une balle reçue à l'époque où il était soldat. Il portait un bonnet en permanence et Victor se demandait même s'il ne dormait pas avec. Il se levait tous les jours à l'aube pour traire la vieille Rosine. Le lait ici avait un goût particulier. Épais et jaune à cause de la crème, il était délicieux. Seul inconvénient, la peau épaisse qui se formait à la surface et que Victor enlevait consciencieusement, sous les moqueries du vieil homme.

– À la bonne heure, félicita-t-il Victor. Maintenant, file te brosser les dents et redescends tes affaires, il ne faudrait pas que tu sois en retard pour ton premier jour...

– Tu n'auras pas le temps de compter jusqu'à trois !

– Un...

Victor grimpa l'escalier en courant, passa par la

salle de bains où il fit suffisamment de bruit avec sa brosse à dents pour être entendu d'en bas. Le miroir au-dessus du lavabo lui renvoya un visage plus pâle encore que d'ordinaire, éclairé par deux yeux très bleus hérités de son grand-père, surmonté d'une tignasse blonde en désordre.

– Deux...

Victor fonça dans sa chambre, récupéra son manteau et la sacoche qui contenait encore peu de choses, sur laquelle il avait accroché le porte-clés tour Eiffel que sa mère lui avait offert un jour et qui servait depuis d'indispensable porte-bonheur.

– Deux et demi...

Il dévala les escaliers, passa en trombe devant le vieil homme et traversa la cuisine comme un ouragan.

– Deux trois quarts...

Victor ouvrit la porte pour sortir, puis fit brusquement demi-tour. Il mit ses bras autour du cou de son grand-père, qui était resté assis à table, et fit claquer un baiser sonore sur une joue envahie de poils.

– Tu vois ? T'as pas eu le temps de dire trois !

– Tu as été trop rapide, c'est pour ça.

– Je t'aime, Grand-père.

– Moi aussi, mon petit diable, je t'aime. Allez, file !

– À ce soir !

Cette fois, Victor disparut pour de bon. Il quitta la maison sous la bruine, s’engagea dans la ruelle qui conduisait à la route traversant le village. Il s’abrita sous la besace qu’il tint à bout de bras au-dessus de sa tête jusqu’à la cahute au toit d’ardoises devant laquelle s’arrêtait le bus scolaire. Son cœur battait très fort. Oui, il entra en sixième. Non, il n’était pas du tout excité. Plutôt terrifié. Son grand-père ne pouvait pas comprendre, il avait été soldat, il avait voyagé dans le monde entier ; il avait fait la guerre. Sûrement qu’il n’avait jamais eu peur de sa vie.

En arrivant l’an passé dans ce petit coin de Bretagne, Victor s’était senti perdu. Il avait mis beaucoup de temps à prendre ses marques. Et aujourd’hui, son petit monde, patiemment reconstruit, était près de voler en éclats. Victor vivait cela comme une injustice. Tout, d’ailleurs, lui paraissait injuste. D’abord, il y avait son père : il ne l’avait jamais connu et celui-ci ne savait peut-être même pas qu’il existait. Sa mère lui avait promis qu’un jour, elle lui raconterait tout. Mais ce jour n’était jamais arrivé. Parce que sa mère était morte. Un accident tout bête. Un chauffard, alors qu’elle traversait la rue. En un instant, dans le crissement des pneus et les hurlements des passants, Victor avait perdu ce

qui lui était le plus cher au monde. Pas de frère ou de sœur. Ni oncle ni tante. Juste un grand-père qui vivait seul en Bretagne, dans une vieille maison où sa mère se rendait en rechignant parce que l'endroit la rendait triste. Un grand-père qui venait toujours les voir à Noël, à Paris, avec sa bonne humeur, ses blagues et ses valises remplies de cadeaux. Un grand-père que Victor aimait beaucoup. Heureusement, car c'était la seule famille qui lui restait. Grand-père était venu le chercher à l'hôpital, lui avait offert le réconfort de ses bras dans lesquels il avait sangloté pendant des heures. Puis Grand-père avait patiemment rempli les papiers nécessaires afin d'être nommé tuteur légal de Victor. Il l'avait emmené chez lui, à Kermonac'h. Ensemble, ils avaient débarrassé une pièce à l'étage de la vieille maison et ils en avaient fait sa chambre. Elle était au bout d'un petit couloir, juste en face de celle de Grand-père, ce qui rassurait beaucoup Victor parce que, comme toutes les bâtisses anciennes, la maison était remplie de bruits. Par sa fenêtre, Victor avait une vue sur les prés, et, s'il se penchait, il pouvait apercevoir l'océan derrière les rochers.

Les premiers temps avaient été très difficiles. Victor pensait sans cesse à sa mère et pleurait beaucoup. Et puis son grand-père avait réussi à le tirer de ses sombres pensées. Il accompagnait le vieil

homme partout. Sur le rivage, à la recherche de coquillages, où il aimait perdre son regard dans les vagues. À l'étable, pour s'occuper de Rosine ; Victor était maintenant capable de conduire tout seul la vache placide au pré. Il savait également ramasser les œufs de leurs trois poules et, lorsque le soir tombait, les rentrer au poulailler, à l'abri des renards et des fouines. La voisine, Jeanne, qui avait l'âge de sa mère, lui glissait dès qu'elle le voyait un caramel dans sa poche, en lui caressant la joue. Tout le monde dans le village était gentil avec lui, et tout le monde appréciait son grand-père. Pourquoi fallait-il que tout change encore ? La ville de Plouermor, située à quinze kilomètres, le terrorisait.

Pour reprendre courage, Victor serra contre lui son cartable, une musette militaire en toile kaki qu'il avait trouvée dans une cantine à la peinture écaillée en débarrassant sa future chambre, et qu'il s'était appropriée, avec la bénédiction de son grand-père. Enfin, le bus se montra au bout de la route.

2



AU BOUT DE LA ROUTE

– Victor !

Un garçon massif adressait de grands signes à Victor, qui venait juste de grimper en présentant au conducteur une carte scolaire flambant neuve. Un sourire illumina le visage de Victor : c'était Fanch, son meilleur ami depuis l'année dernière, qui faisait le pitre. L'apercevoir au milieu des autres élèves lui réchauffa le cœur. Il s'empressa de le rejoindre.

– Je t'ai gardé une place !

– Merci !

– J'avais peur de ne pas te voir ce matin.

– Tu voulais que je sois où ?

– Ben, tu aurais pu aller dans un autre collège, ou bien déménager, retourner à Paris, qu'est-ce que j'en sais ?

– Ah... Eh non, tu vois, Fanch, je suis là.

– C'est la meilleure nouvelle de la journée.

– J’espère qu’il y en aura une autre : il faut qu’on soit dans la même classe. Il le faut.

– Tu vois mes doigts ? Ils sont rouges tellement je les ai croisés.

Victor était vraiment content de retrouver Fanch. Ils s’étaient beaucoup vus au début de l’été, passant des journées entières sur la plage à jouer aux pirates. Mais ensuite son ami était parti chez sa tante, au pied des monts d’Arrée.

– C’était comment, Fanch, là-bas, dans tes montagnes ?

– C’était pas mal, il y avait mes cousins, on s’est bien amusés. Et toi ?

– J’ai été plusieurs fois en mer, sur un chalutier. Un ami de mon grand-père est pêcheur. Il fallait se lever très tôt. J’ai aidé aux manœuvres.

– Est-ce qu’il faut que je t’envie ou que je te plaigne ?

– Les deux ! Mais dans l’ensemble, c’était quand même chouette.

Victor ne mentait pas. Il avait aimé les matinées passées sur le pont du bateau de pêche, ballotté par les vagues ; aimé voir le soleil apparaître sur la mer. Grand-père et son ami bavardaient en buvant du café, riaient parfois de bêtises que le garçon ne comprenait pas, pendant qu’il jouait avec les boutons de la radio. Jusqu’au moment où il fallait

se rendre sur le pont pour trier les poissons qui ruisselaient, tombant du filet comme un flot de vif-argent. Bien sûr, ça aurait été encore mieux si Fanch avait été là.

Victor l'avait rencontré un an plus tôt, presque jour pour jour. C'était la rentrée, à l'école du village. Tous les deux se retrouvaient en CM2. La mère de Victor était morte quelques mois plus tôt et il n'allait pas bien du tout. Fanch était venu le voir, alors qu'il était assis tout seul dans la cour sur un bout de muret à remâcher son chagrin. Fanch avait repoussé la mèche de cheveux noirs qui lui tombait sur le front et planté ses yeux sombres dans les siens. Il lui avait tendu une barre de chocolat en disant : « Tiens, ça va t'aider. Moi, dès que j'ai un problème, je mange un morceau de chocolat. Essaye, tu verras. » Victor avait observé le visage rond de Fanch. Il avait tout de suite aimé son regard bienveillant, son sourire, et il avait accepté le cadeau. Il avait remarqué ensuite que, si les autres enfants n'étaient pas méchants avec Fanch, ils avaient quand même tendance à le tenir à l'écart de leurs jeux. « C'est parce que je n'habite pas le village », lui avait expliqué son nouvel ami. Mais Victor pensait que c'était surtout à cause de son allure chaloupée, de ses vêtements qui paraissaient toujours trop petits. Fanch était légèrement

enveloppé, comme Obélix. « Tu peux dire que je suis gros comme un cochon ! » avait rectifié Fanch en riant franchement. Cette facilité déconcertante à se moquer de lui-même avait définitivement persuadé Victor que Fanch serait son meilleur ami. Quand l'un et l'autre furent assez intimes pour se confier leurs secrets, Victor apprit que les parents de Fanch, des agriculteurs qui travaillaient beaucoup, ne s'occupaient guère de lui et qu'il en souffrait. Victor, invité plusieurs fois dans leur ferme qui se trouvait à quelques kilomètres de Kermnac'h, était toujours bien reçu. « Ils sont sympas tes parents », avoua-t-il ensuite à Fanch. « Ouais... Mais ils sont débordés. Il y a trop de choses à faire dans une ferme. »

– Tu as un nouveau sac ?

Aux pieds de Fanch trônait un sac à dos flamboyant neuf, décoré avec les principaux personnages de *La Guerre des étoiles*.

– Ouais. Il est pas aussi classe que celui que t'a filé ton grand-père, mais je dois avouer qu'il en jette. C'est un cadeau de ma tante pour mon entrée au collège.

– Les adultes sont bien les seuls à penser qu'il faut fêter ça...

Fanch posa sa main sur l'épaule de Victor qu'il dépassait d'une demi-tête. Victor n'était pas

spécialement chétif, mais Fanch, lui, était hors norme – é-norme, aurait-il lui-même précisé.

– C'est pas tout. Regarde cette merveille.

Fanch sortit fièrement de sa poche un téléphone portable.

– Oh! La chance! C'est pas à moi que ça arriverait. Grand-père ne veut pas entendre parler d'écrans à la maison. Il dit que ça abrutit les jeunes cerveaux. Je dois être le seul enfant dans la France entière à ne pas avoir la télévision! Et je ne parle même pas de console...

– Tu te rattrapes quand tu viens chez moi, non?

Les souvenirs de parties endiablées de *Kill the Zombies* avec Fanch surgirent dans la tête de Victor. Fanch agita son téléphone devant lui.

– Tu vois, j'échangerais sans hésiter ce truc, et même ma console, contre des moments chouettes avec mes parents. Ton grand-père est peut-être vieux jeu, mais au moins, il est là et il passe du temps avec toi.

Fanch avait raison. Il n'y avait pas d'écrans chez Victor mais Grand-père était là chaque fois qu'il se sentait seul ou qu'il en avait besoin. Dans son malheur, se répétait-il souvent avant de se coucher dans les gros draps de lin épais, il avait de la chance.

– N'empêche qu'il aurait pu m'acheter un

téléphone comme cadeau d'entrée au collègue. C'est utile un téléphone, non ?

– Mon téléphone est ton téléphone, Victor. Tu as oublié notre devise ? « On n'est pas des chacals : amitié totale ! »

– Tu as raison, Fanch. Avec ta force et mon intelligence, le monde ne peut rien contre nous !

– Tu insinues quoi, là ?

– Moi ? Rien du tout.

– Fais gaffe à toi, misérable vermisseau. Tu sais bien que ma puissance est sans limite !

– Peut-être, mais n'oublie pas que si je me concentre, mes ondes mentales te terrasseront...

C'était parti pour l'une des discussions enflammées que Victor et Fanch adoraient avoir, s'imaginant des pouvoirs, se mettant en scène dans des histoires rocambolesques qu'ils inventaient au fur et à mesure.

Si bien qu'ils ne virent pas le trajet passer et se retrouvèrent avant même de s'en rendre compte devant le collègue Le-Braz, un bâtiment moderne disposé en « L » autour d'une vaste cour.

3



UNE VASTE COUR

Les deux garçons restèrent un moment devant le portail, épaule contre épaule, intimidés. Ils étaient venus ici avant l'été, avec leur institutrice, pour découvrir l'établissement, et avaient passé la journée à déambuler dans le collège. Mais c'était au mois de juin et la rentrée leur paraissait terriblement lointaine. Les grandes vacances leur occupaient alors l'esprit, et puis l'espoir de la fin du monde, ou d'un débarquement extraterrestre qui aurait mis la Terre à feu et à sang, bref, autant de bonnes raisons pouvant empêcher la rentrée scolaire d'avoir lieu.

– On y va, Victor ?

– Est-ce qu'on a le choix ?

Ils franchirent ensemble le portail et pénétrèrent dans un hall aux grandes arches de béton qui leur parut beaucoup plus grand que dans leurs

souvenirs. Sitôt à l'intérieur, ils furent hélés par un homme en cravate, chauve, avec une barbe rousse soigneusement taillée, qui leur demanda sèchement s'ils faisaient partie des nouveaux élèves de sixième. Ils opinèrent timidement et l'homme les envoya rejoindre d'autres élèves, avec la consigne d'attendre qu'on les appelle.

– Brrr ! glissa Fanch à Victor, j'espère que ce n'est pas un de nos profs.

– Je crois que les profs ne portent pas de cravate, hasarda Victor pour se rassurer.

Ils retrouvèrent dans le coin du hall où l'homme les avait envoyés d'autres jeunes de Kermonac'h que leurs parents avaient accompagnés pour le premier jour. Victor et Fanch furent heureux de voir des visages connus.

– Tu peux me dire pourquoi mon grand-père et tes parents nous ont envoyés prendre le bus au lieu de nous emmener, comme l'ont fait les autres parents ?

– Tu veux vraiment que je réponde ? Mes parents étaient occupés à autre chose.

– Bah, je connais aussi la réponse de mon grand-père : il faut que j'apprenne à me débrouiller seul.

Une fois tout le monde rassemblé, l'homme à la cravate s'avança au centre du hall et leur tint un discours de bienvenue qui manquait singulièrement

de chaleur. Ils comprirent avec soulagement que c'était le principal du collège. Ensuite, des professeurs, sans cravate comme le releva Victor avec satisfaction, s'avancèrent et égrenèrent des noms inscrits sur la liste qu'ils tenaient entre les mains.

– Fanch Guenel !

Fanch tressaillit en entendant son nom. Il jeta un regard inquiet à Victor en rejoignant le petit groupe agglutiné autour d'une grande femme aux cheveux noirs, montrant ostensiblement à son ami ses doigts croisés dans le dos pour chasser le mauvais sort. Victor serra dans son poing sa tour Eiffel porte-bonheur et se mit à murmurer en lui-même comme une formule magique : « Il faut qu'on soit ensemble, il faut qu'on soit ensemble... »

– Victor Prigent !

Victor ne put retenir un cri de joie : la femme aux cheveux noirs venait de l'appeler. Il courut vers Fanch qui l'accueillit avec une grande claque sur l'épaule.

– On a eu chaud, annonça Fanch. Regarde : les autres de Kermonac'h sont dans des classes différentes.

Victor observa les groupes qui se constituaient. Dans leur propre classe, beaucoup semblaient se connaître. Ils remarquèrent une fille aux cheveux

Le Grand Voyage

Erik L'Homme



Une légende bretonne raconte qu'à la période d'Halloween le monde des vivants rencontre celui des morts, gardé par le terrible Ankou. Victor, 12 ans, est prêt à tout risquer pour retrouver sa mère disparue. Il entraîne ses amis Fanch et Léonie dans un grand voyage dont personne n'est encore jamais revenu...

**Un roman palpitant qui mêle frissons,
fantastique et amitié.
Par l'auteur du *Livre des étoiles*.**

Cette édition électronique du livre
Le Grand Voyage
d'Erik L'Homme
a été réalisée le 3 octobre 2023
par Maryline Gatepaille et Melissa Luciani
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
(ISBN: 978-2-07-519619-2 – Numéro d'édition: 600279).

Code produit: U58312 – ISBN: 978-2-07-519620-8
Numéro d'édition: 600280

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.